

L'interview de Musashimaru oyakata

Septembre 2006. 7h30 heures du matin. Mon interprète et moi nous retrouvons à la station Ryogoku. Le rendez-vous a été pris avec Musashimaru oyakata à 8 heures, à la Musashigawa beya. Dans le taxi, je me souviens de l'origine de notre rencontre.

Deux mois auparavant, j'avais croisé à la sortie du premier jour du tournoi de Nagoya, un colosse dont la placidité détonnait avec la carrure : Musashimaru.

Deux jours plus tard, je le vis assis, en haut des gradins, occupé à serrer des mains et à poser pour les fans. J'osai l'aborder et entamai une conversation de quelques minutes avec lui en anglais. Le courant passa bien et Musashimaru m'invita à venir voir un entraînement à sa heya.

Les semaines qui suivirent entretinrent le suspense jusqu'au bout. Il avait fallu appeler, prendre contact avec le manager, attendre, attendre encore, accepter sans ciller la présence d'un interprète pour que les questions soient comprises par le manager, mais finalement, nous y étions.



Le taxi s'arrête. La Musashigawa beya est face à nous. Un peu en avance, je vais marcher un peu dans la rue en attendant, feignant la décontraction, lorsque je vois une silhouette au loin, s'approcher. Calmement, avec flegme. Je le reconnais aussitôt. Musashimaru

avance vers nous. Cela dure d'interminables secondes. Il me voit et me reconnaît, hoche la tête et entre aussitôt dans la heya. Première prise de contact, tout ce qu'il y a de plus japonaise. Quelques minutes après, on vient nous

chercher. Nous nous installons sur les tatamis à l'usage des spectateurs, derrière Musashimaru, sur le T-shirt duquel est écrit en lettres capitales : SOUL ON (que l'on pourrait traduire par « esprit en marche »). Il est certains détails qu'on n'oublie pas.



Pendant tout le temps de l'entraînement, personne ne nous adresse la parole ni même un seul regard. C'est parfait. Le statut de fantôme convient tout à fait à la position de l'observateur. Musashimaru lui-même ne dit pas un mot pendant près d'une heure et demie.

L'oyakata, puisque c'est son titre à présent, regarde, les bras croisés, les lutteurs suer et ahaner sur l'argile du dohyo. Buyuzan

est présent ce jour-là. Je n'ai jamais eu d'attirance particulière pour ce lutteur. Pauvre techniquement, sans charisme, il est, de plus, sur la fin de sa carrière. Mais ce que je vois ce jour-là fait que je l'encouragerai par la suite, à chaque jour passé au tournoi.

Buyuzan, malgré son classement défavorable, demeure parmi l'élite. Tous les jeunes lutteurs en quête de reconnaissance le savent. La scène du vieux lion face aux jeunes lions se rejoue devant nos yeux, pendant près d'une heure.

Lors des exercices de poussée, je vois Buyuzan offrir son torse aux charges des jeunes lutteurs, avec, à chaque fois, des cris stridents. Ces cris-là disent toute la hargne du combattant à refuser sa prochaine « mise à mort ». Le cri résonne et le jeune apprenti se jette contre le corps de l'ainé, le faisant traverser le dohyo, les pieds glissant sur le sol. Le cri de Buyuzan est proprement saisissant. Et le contraste entre la masse imposante du lutteur et l'extrême aigu de ses hurlements ne fait qu'ajouter à la scène un caractère surréaliste.

Buyuzan ne lâche pas avant d'avoir épuisé ses forces, du moins c'est l'impression que j'ai, lorsqu'il quitte le dohyo, noyé dans sa propre sueur.

L'intuition que j'ai eue plusieurs fois à l'égard du sumo se vérifie sous mes yeux. Le dohyo dévoile l'essentiel, l'essence des hommes, leur révélation dans la lutte. Je ne quitte plus Buyuzan du regard et l'accompagne jusqu'à ce qu'il disparaisse, au-delà de la salle d'entraînement.

Puis Miyabiyama arrive. Econome en mouvements, quasi statique, il explose soudain le temps d'affrontements qui n'excèdent pas les dix secondes. Le temps passe au ralenti. Je garde un œil sur Musashimaru qui ne dit pas un mot. Il paraît totalement indifférent à ce mélange de chairs, de sable, de sueur et de cris. Finalement, il se lève et se dirige vers un apprenti, lui montrant des détails techniques sur une saisie. Et là, nous voyons la masse en action, lente mais proprement inamovible, de l'ancien yokozuna. L'apprenti a beau essayer de reproduire les mouvements de Musashimaru, il ne le déplace pas d'un seul centimètre. Après quelques minutes passées à ahaner, il est libéré par le maître, renvoyé à son vestiaire pour mûrir sa leçon.



Le manager nous fait signe, nous nous installons.

Yan Allegret : Ca ne vous dérange pas que j'enregistre ?

Musashimaru oyakata: Non.

YA : Préférez-vous que l'on fasse l'interview en anglais ou en japonais ? Mon anglais n'est pas extraordinaire...

Mo : Comme vous voulez.

YA : Alors on va commencer en japonais. Tout d'abord je vous remercie beaucoup de nous accueillir ici. Je vous remercie de m'avoir invité à la Musashigawa beya après notre première entrevue à Nagoya (Musashimaru hoche la tête). Le 2 octobre, cela fera deux ans que vous vous êtes retiré...

Mo : Non, cela fait trois ans.

YA : Vraiment ?

Mo : Oui, je pense (un temps). Attendez voir (il compte sur ses doigts)...

YA : D'après mes notes, c'était le 2 Octobre 2004.

Mo : Non, je crois que ça fait trois ans. Le temps passe vite (rires)...

YA : Quel regard portez-vous sur ces trois ans ?

Mo : Oh, je fais beaucoup de choses. Je voyage beaucoup, j'organise les tournées. Je suis content de faire tout cela.

YA : (Voyant le rythme qu'impose une conversation par interprète interposé, je décide de continuer la conversation en anglais) Quel est le meilleur souvenir de votre carrière ?

Mo : Un combat contre Takanohana. C'était à Fukuoka. On était tous les deux à 12-2 et le dernier jour est arrivé. Le tournoi se jouait ce jour-là entre lui et moi. J'avais presque perdu, je ne tenais son mawashi qu'avec une main (rires). Mais c'était ma main chanceuse ! J'ai réussi à l'emporter alors que j'étais dans une situation difficile. En plus, un combat entre yokozuna, c'est particulier. J'étais très heureux de gagner ce tournoi.

YA : J'ai remarqué quelque chose dans votre carrière, quelque chose d'incroyable pour moi et j'aimerais que vous confirmiez : vous n'avez été qu'une seule fois make-koshi dans toute votre carrière.

Mo : Oui.

YA : Une seule fois ! Tout le restant de votre carrière, vous n'avez fait que des kachi-koshi. C'est quand même incroyable, non ? Et en plus, ce make-koshi, c'était bien avant que vous entriez dans les divisions supérieures !

Mo : Oui, c'est vrai. En fait, je devais avoir 18 ou 20 ans. 22 ans je crois. Et je me suis brisé la clavicule pendant le tournoi.

YA : Votre seul make-koshi est dû à une blessure ?

Mo : Oui.

YA : Autre fait important : pour votre premier yusho, vous faites carrément un zensho yusho.

Mo : Oui.

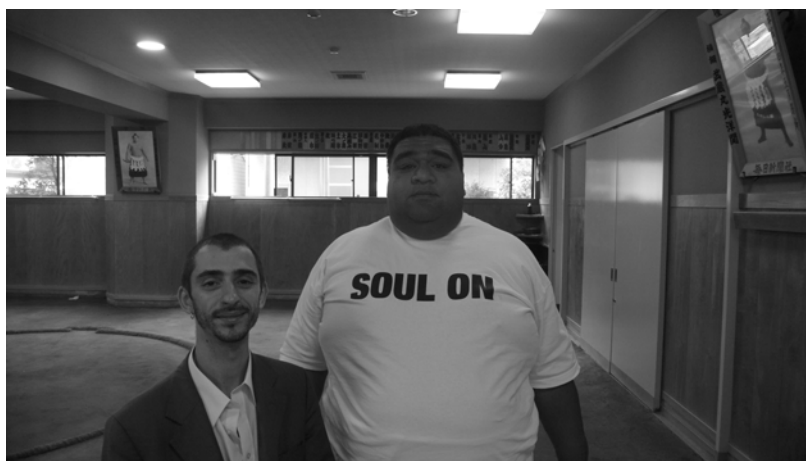
YA : On ne peut pas dire que vous faites les choses à moitié.

(rire). Oui. Effectivement. Et puis c'est assez dur de réaliser un zensho yusho.

YA : J'imagine que ça a du être comme un rêve ?

Mo : Non. C'était simplement chaque jour, remporter les combats. Ce n'était pas un rêve. Disons que j'étais dans une bonne condition.

YA : Passons à autre chose. Takanohana,



c'était votre adversaire préféré ?

Mo : Non.

YA : Quel a été votre adversaire favori et votre adversaire le plus dur ?

Mo : Takanohana était le plus dur. Je crois en fait que j'aimais bien l'affronter, parce qu'il était justement très dur à combattre.

YA : Et les autres ? Y avait-il des adversaires que vous aimiez combattre ?

Mo : Non. Il n'y a pas de favori. J'étais là pour combattre. Donc je me concentrais simplement sur chaque combat. Je n'avais pas de préférence.

YA : Vous avez été ozeki pendant 5 ans. Dans l'ombre de deux yokozuna, Takanohana et Akebono. Vous avez attendu 5 ans avant de devenir à votre tour yokozuna. Cette attente n'a pas été trop longue pour vous ?

Mo : Non. Je n'avais que 22 ans lorsque je suis devenu ozeki. C'est jeune. Je n'avais pas atteint ma maturité. Je me suis donc entraîné et, peu à peu, j'ai acquis plus de techniques.

YA : Les gens ont du mal à croire sans doute qu'un ozeki, qui est si proche du sommet, doive encore apprendre.

Mo : Oui, mais c'est exactement comme cela que j'ai vécu ce temps. Comme un temps d'apprentissage.

YA : Et enfin, le jour arrive où vous devenez yokozuna. Quel souvenir gardez-vous du jour où le conseil de délibération des yokozuna est venu à la Musashigawa beya pour vous annoncer la nouvelle ?

Mo : De la nervosité. On avait fait une conférence de presse la veille. Le jour avait été fixé, et là, la télévision était là. Tout cela était filmé, en direct, donc oui, j'étais un peu nerveux.

YA : Ce jour-là, c'était un jour heureux ou un jour nerveux ?

Mo : (il prend un temps pour réfléchir puis sourit) Un jour nerveux.

YA : Je suis en relation avec un site français consacré au sumo ou beaucoup de gens vous admirent.

Mo : Ah, vraiment ? (sourire). J'ai été à Paris il y a quelque temps. J'aimerais y retourner un jour.

YA : Ce serait magnifique.

Mo : Oui, l'exhibition à Paris était bien. J'avais un ami qui m'a aussi fait visiter Paris la nuit, j'ai bien aimé.

YA : Si vous venez à Paris, vous venez chez moi et je m'occupe de vous faire à manger.

Mo : (rires) Bien. La nourriture française est

bonne.

YA : Vous aimez ?

Mo : Oui, oui. J'aime bien. On a mangé avec le président quand on était à Paris. C'était bien.

YA : Comme je vous l'ai dit, vous avez beaucoup de fans en France. Tous ces fans, et plus particulièrement les membres du forum de info-sumo.net, m'ont chargé de vous passer un message.

Mo : Ah.

YA : Oui. J'ai emmené le message avec moi. Je vais donc vous le lire, si vous voulez bien.

Mo : Oui.

YA : « Félicitation pour votre brillante carrière et pour nous avoir fait vibrer, nous, les fans français, pendant les années 90 et au début des années 2000. »

Mo : Merci beaucoup.

YA : Je suis fasciné en tant qu'écrivain par ce qui se passe à l'intérieur de ce cercle (je désigne du doigt le cercle de paille au milieu de la salle. Les lutteurs ont formé au centre du dohyo un petit

monticule de terre, pareil à un Fuji miniature avec, au milieu, un morceau de bois planté verticalement, ornementé d'une sorte de tsuna).

Mo : Oui, vous savez, cela c'est pour les dieux. Pour protéger cet espace la nuit. Pour protéger également les lutteurs contre les blessures.

YA : C'est magnifique.

Mo : Vraiment ?

YA : Oui, vraiment. A propos du dohyo justement, quelles émotions vit-on quand on est à l'intérieur ?

Mo : Cela dépend si c'est à l'entraînement ou en tournoi.

YA : Les deux m'intéressent.

Mo : A l'entraînement, il ne s'agit que de répéter les mouvements, c'est un travail, il faut acquérir les techniques. Les apprendre. Les répéter. Le tournoi, c'est très différent, il faut être tendu entièrement vers le combat. On devient très concentré. On ne focalise sur rien, mis à part l'affrontement. Ça ne sert à rien de penser, de réfléchir, c'est la meilleure manière de perdre, il faut être concentré sur son adversaire, sur le combat, sur la victoire. Cela commence avant de monter sur le dohyo. Cela commence à l'instant où l'on entre sur le « sentier des fleurs » (*note : hanamichi, chemin reliant les vestiaires à l'aire de combat, qui passe à travers le public. Il en existe deux, l'un côté Est et l'autre côté Ouest. Par le passé, le public avait l'habitude de répandre des fleurs au passage des lutteurs pour les encourager, pratique qui a donné son nom à ces passages*). Là, c'est l'heure d'aller au travail.

YA : Pendant le tournoi, il y a beaucoup de bruit, des cris, des encouragements, certains spectateurs ne regardent même pas et discutent entre eux. Tout ça n'est pas gênant ?

Mo : C'est gênant si vous n'êtes pas concentré. Mais moi, je n'entendais rien de tout cela. Je ne voyais rien. Je ne voyais que mon adversaire.

YA : Est-ce qu'on peut dire que d'une certaine manière, il faut entrer « vide » sur le dohyo, sans pensée, pour pouvoir combattre ?

Mo : D'une certaine manière, on peut tout à fait le dire.

YA : On dit aussi que la moitié du combat se gagne avant de monter sur le dohyo.

Mo : Non. Le combat commence quand le combat commence. C'est tout.

YA : Justement, à l'intérieur du combat, est-ce la technique ou l'intuition qui doit être privilégiée ?

Mo : C'est la victoire qui doit être privilégiée. La technique et l'intuition doivent servir à cela.

YA : Pensez-vous que la défaite est importante dans la carrière d'un lutteur ?

Mo : (son visage s'assombrit. Il réfléchit un temps) Perdre, cela arrive, bien sûr. Mais à force de perdre, on descend dans le classement et cela, il ne faut pas. Alors, je pense que la victoire est plus importante. Mais pas n'importe laquelle. Il ne faut pas se contenter de 8-7. Il faut aller plus loin. Viser 10, 11 victoires au minimum.

YA : Il ne faut pas se contenter du kachikoshi ?

Mo : Non. Il faut viser plus haut. Sans cesse.

YA : Je pense également que votre carrière explique votre réponse. Vous n'avez eu qu'un seul make-koshi. Je crois que vous vous êtes forgé dans la victoire et pas dans la défaite, comme Kirishima a pu le faire par exemple.

Mo : Oui, c'est vrai, vous avez raison. (Quelqu'un de la heya vient lui dire quelque chose). Ecoutez, il va falloir que j'y aille. Vous allez au tournoi ?

YA : Oui, tout à l'heure.

Mo : Vous repartez quand ?

YA : Mardi.

Mo : Passez au Kokugikan dimanche, on parlera plus.

YA : D'accord, je serai là. C'est vraiment beau ici. J'ai trouvé l'entraînement très fort.

Mo : Vraiment ?

YA : Oui, il y a une qualité de silence, une densité très impressionnantes. Je n'ai pas senti cela ailleurs. Je suis allé à la Michinoku beya et à la Takasago beya, mais je n'y ai pas trouvé cette qualité de silence. Il y a quelque chose de particulier ici. Dès que nous sommes entrés, j'ai senti cette force de concentration.

Mo : Force de concentration, oui c'est ça. Vous avez senti cela ici ?

YA : Oui, beaucoup plus ici qu'ailleurs. (Musashimaru sourit, visiblement surpris que j'aie pu sentir cela). Vous savez, je travaille dans le théâtre. Et au théâtre, on part toujours du silence. Je suis donc particulièrement sensible à cela.

Mo : Oui, je comprends.

YA : Je vous remercie beaucoup de nous avoir accordé ce temps. Acceptez-vous une petite photo pour finir ? (Mon interprète fait une photo, je la montre à Musashimaru, visiblement il ne l'aime pas, il la fait recommencer deux fois, mais il a bien raison. La dernière photo est superbe. Je photographie à mon tour mon interprète avec lui.)

Une prévision pour le basho ?

Mo : Non, c'est trop tôt. Attendez 3 ou 4 jours.

YA : Au tournoi de Nagoya, le yokozuna a été bon.

Mo : Oui, à Nagoya, oui. Mais là, je le trouve un peu mou. Les ozeki aussi. Roho se débrouille bien. Mais bon, c'est trop tôt pour faire un pronostic.

YA : Bon, alors à dimanche ?

Mo : A dimanche.

YA : Merci encore.

Nous quittons Musashimaru et la Musashigawa beya. L'interview du dimanche n'aura finalement pas lieu, Musashimaru étant, en tant qu'oyakata et ex-yokozuna, très sollicité et très vite hors d'atteinte.

Cependant, la demi-heure passée avec lui fut proprement extraordinaire, tant pour la légende qu'il représente que pour l'extrême simplicité de l'homme. C'est peut-être cette contradiction, ajoutée à l'ambiance, le *ki* dirait-on en japonais, qui flottait dans la Musashigawa beya, qui, six mois après, me reviennent.

Lorsque nous sortons, la matinée à Tokyo s'étire lentement. 10 heures du matin et nous marchons, hagards et souriants comme des idiots, dans la rue, à la recherche d'un taxi. C'est une fois assis dans le taxi que je prends mon enregistreur pour m'apercevoir, dans un éclat de rire, que je ne l'avais pas branché, tant l'imposante présence de Musashimaru m'avait troublé. J'avais donc oublié d'appuyer sur « play » et il me fallait à présent tout retranscrire de tête immédiatement, sous peine de perdre certains détails, certaines phrases et pour finir la conversation toute entière.

Je laisse mon interprète à la station Ryogoku, achète un billet pour le tournoi, entre dans le Kokugikan et, pendant les heures où les divisions inférieures luttent âprement, en bas, chaque lutteur espérant secrètement son ascension vers les sommets, je note sans discontinuer les paroles et les échanges avec le yokozuna.

Interview réalisée en septembre 2006
par Yan Allegret